

# INFORMATIONS STALAG V.B

DE L'AMICALE "LES CAPTIFS DE LA FORET NOIRE"

68 RUE DE LA CHAUSSEE D'ANTIN  
PARIS 9<sup>e</sup> - TEL. TRI. 78-44, 78-45

C.C.P. : Paris 4.841-48

Rédacteur en chef : H. PERRON.

N° 13 - NOEL 1947  
BIMESTRIEL

Prix du Numéro :  
12 Francs



## AN 1948

L'an 1947 se meurt, l'an 1948 va naître : un an chasse l'autre. L'an 1947 a-t-il réalisé toutes les espérances que sa naissance faisait entrevoir ? Pouvez-vous dire en toute objectivité que l'an 1947 fut constructif ? Non ! L'O.N.U., qui était un acte de foi en la paix retrouvée, rejoint petit à petit le sort de son aînée la S.D.N. Elle n'est plus qu'un champ clos où des adversaires, sous prétexte d'idéologie, se jettent à la face des mots belliqueux ou jonglent avec les formules atomiques. C'est à qui fera la plus belle démonstration de sa force. L'un dit : « Roumanie ». L'autre répond : « Grèce ». L'un dit « Bloc anti-américain », l'autre répond « Bloc anti-soviétique ». Puis l'on ferme sur un rideau de fer. Et les peuples acceptent leur destin. N'avons-nous pas lu dans la presse en gros caractères, à la une, ce titre : « Guerre inévitable ».

Pas une voix ne s'élève pour protester ! Que font donc les anciens captifs ? Vont-ils attendre que le monde soit à feu et à sang pour élever leur protestation ? Il faut agir vite, camarades, car le temps presse.

Que l'an 1948 soit le point de départ de notre croisade, à nous, captifs.

Plus de guerre, plus de massacres ! Bannissons de nos conseils ce mot affreux « guerre » et souvenons-nous que si l'homme a été créé pour le travail, c'est par son travail acharné que l'homme créera la paix.

par **Henri PERRON**

Le Comité de l'Amicale du Stalag V « B » présente à tous les camarades et à leurs familles ses meilleurs vœux de bonheur pour l'année 1948.

## On nous écrit

Donauschingen, 9 août 1947  
Monsieur le Directeur,

Etant de passage ici, je trouve votre publication dont on m'avait bien vanté « la fantaisie réjouissante ». Vous me permettez de la trouver plutôt affligeante. Dans ses « informations » sur l'Allemagne, comme dans son esprit.

Celui-ci d'abord après cinq ans de captivité, on pourrait trouver chez vous une compréhension naturelle pour l'état de liberté. Or, il se fait que à longueur de votre dernier numéro, vous déplorez qu'il ne se trouve pas plus de gens en prison. Vous indiquez même que 99 p. 100 des Allemands étaient nazis et qu'il conviendrait qu'ils soient en prison — 99 p. 100 ?...

Or, je vous assure, après expérience, que le problème de l'occupation est déjà assez compliqué comme cela avec les arrestations abusives qu'il a fallu opérer pour satisfaire la démagogie régnant sur la « démocratie » française. Ce qui pousse cette démagogie est quelquefois explicable chez des politiciens sans scrupule. Elle est nettement odieuse chez vous.

En soldat, je connais cette espèce de fraternité qui unit parfois les belligérants « non planqués ». Je pensais qu'un ancien P.G. français par exemple, serait compréhensif pour le P.G. allemand encore détenu après près de trois ans de paix. Je pensais aussi, qu'il ne se souviendrait pas exclusivement du mauvais Allemand, mais aussi des autres.

Qu'il protesterait contre le traitement infligé (encore actuellement) à certains P.G. allemands en mines par exemple. C'est tant pis pour vous et pour l'esprit français aussi, hélas !

Comme grand mutilé, combattant volontaire (après) et ancien organisateur des premiers réseaux de résistance, vous me permettrez de vous dire mes regrets de votre attitude qui tend à prêter, mesquinement, la haine que nous avons tant combattue, mes camarades de combat et moi.

Je vous conseille aussi de lire l'enquête de Carlotti sur l'Allemagne 47 — dans la « Concorde », d'il y a quinze jours et mon propre article dans « Dissidence 40 » n° de juillet.

Vous y verrez la triste vérité qui est le résultat des propagandes abêtissantes que vous reprenez. Avec mes regrets,

**CHEMILLIEN.**  
(ex-capitaine Daujoir).  
(en instance de départ pour Madagascar.)

P.-S. — Un mot pour finir, j'ai vu tout à l'heure le prince de Furstenberg (dont j'ai personnellement tout fait pour éviter la catastrophe arrestation, heureusement écartée). Je vous assure qu'il ne rêve pas de conquérir l'Allemagne. Il doit seulement, parce qu'il est très fin et libéral, déplorer la baisse de l'intelligence française. Il s'est contenté de sourire et n'a rien dit, parce qu'il est bien élevé. Moi, qui le suis moins, je vous dis simplement ce que je pense.

Nous n'avons pu joindre notre collaborateur pour lui soumettre la lettre ci-dessus. Notre camarade Perron, en l'absence de Jeannot, a bien voulu répondre à notre correspondant. Nous rappelons que nos colonnes sont largement ouvertes à tous nos camarades et que tous les articles publiés n'engagent que leurs auteurs. — (N. D.L.R.)

## AVIS de la Commission de Propagande

(E. GEHIN)

Camarades, retenez votre après-midi du DIMANCHE 2 MAI 1948, c'est ce jour-là qu'aura lieu notre FETE ANNUELLE à la Salle de la Fraternelle des Chemins de Fer, 21, 23, rue de l'Entrepôt, Paris (10<sup>e</sup>).

Nous vous préparons un programme qui dépassera tout ce que nous avons fait jusqu'ici !

Venez aussi nombreux qu'il y a deux ans, et PLUS NOMBREUX QUE L'ANNEE DERNIERE ! La vie de notre Amicale en dépend... Pensez à ceux qui ont encore besoin de nous ! Et puis, vous vous amusez et rencontrez des bons amis de « là-bas » !

Dans notre prochain numéro, nous vous donnerons plus de détails sur le programme et sur la location des places.

NOUS COMPTONS SUR VOUS... CAR BEAUCOUP COMPTENT SUR NOUS ! Que chacun de nous en parle aux anciens du V « B » qu'il rencontrera !

PROVINCIAUX ! Faites comme l'année dernière, venez aussi nombreux que les Parisiens !

PARISIENS ET BANLIEUSARDS. Faites voir aux provinciaux que prendre le métro et l'autobus n'est pas plus difficile que de prendre le train !

Que la salle soit trop petite... les rallonges sont prévues ! Donc, rendez-vous DIMANCHE 2 MAI 1948.

## Réponse à M. Chemillien

Le reportage de notre ami Jeannot sur l'Allemagne de l'après-guerre m'avait fort intéressé. Et, si j'en juge par les échos qui me sont parvenus, l'unanimité de mes camarades y avait pris à sa lecture un intérêt égal au mien. Or, le bureau de l'Amicale me communique la lettre de M. Chemillien dont la lecture me laisse tout pantois. Si j'en crois les titres de notre correspondant, nous avons affaire à un héros de la guerre. Résistant de la première heure. Je conçois donc que les termes de sa lettre ont été mûrement réfléchis et ne sont pas le résultat d'une impulsion subite. M. Chemillien a fait l'occupation en Allemagne. Est-il ancien prisonnier ? Sa lettre ne le dit pas et c'est dommage ; car c'est là que réside toute la différence. Jeannot a revu l'Allemagne avec des yeux d'ex-prisonnier et M. Chemillien (ex-capitaine Daujoir) la voit avec des yeux d'occupant. L'un et l'autre ne peuvent voir de la même façon et leurs jugements ne peuvent qu'être différents.

Cela étant dit, je reprends point par point la lettre de notre aimable correspondant. Je passe rapidement sur le premier paragraphe, qui ne prouve qu'une chose, c'est que notre journal est fort répandu en Bavière et que ses articles sont diversement appréciés. Puisqu'on nous critique c'est que nous sommes dans la bonne voie.

### POUR LA LIBERTE

Mais ce qui me semble plus dangereux c'est lorsque M. Chemillien déplore que notre collaborateur fasse si peu de cas de cette liberté pour laquelle le capitaine Daujoir a lutté en France. Je comprends fort bien son indignation de résistante, car je suis assez bien placé avec deux millions de camarades pour savoir que la liberté est le bien le plus précieux, un bien pour lequel tant des nôtres ont donné leur vie.

Mais dites-moi, mon capitaine, à quoi servent donc tous ces procès qui, à longueur de colonnes dans les journaux nous mettent en lumière les actes criminels de ces gardiens de camps de concentration ? Pourquoi ne pas appliquer le pardon des offenses et ne pas renvoyer ces braves bougres dans leur grand Reich où certainement, chaque jour, ils feront leur mea culpa des fautes passées. Oui, pourquoi les juger ? Parce qu'ils ont profité de leur situation de gardien, pour commettre des actes contraires à la loi internationale et surtout parce qu'ils avaient ordre de le faire ! Et bien, mon capitaine, imaginez l'Allemagne transformée en un vaste camp de

Nos amis les brillants solistes Frédéric Balle et André Focheux viennent d'accomplir une tournée triomphale en Angleterre avec l'Orchestre de la Radiodiffusion française.

Vous les entendrez, le 2 mai 1948, à la Fête du V « B ».

DIMANCHE Retenez bien cette date

14 DÉCEMBRE

## Assemblée Générale de l'Amicale du Stalag V « B »

Le dimanche 14 décembre, à 9 h. 30, au siège, 68, rue de la Chaussée-d'Antin

Les camarades désireux de porter leurs candidatures au Comité sont priés de les adresser ayant le 7 décembre 1947.

Vous trouverez à l'intérieur un pouvoir à nous retourner signé, avant le 14 décembre, pour les camarades qui ne pourraient assister à la réunion.

Il est rappelé que chaque membre de l'Amicale doit, soit par sa présence, soit par son pouvoir, participer aux travaux de l'Assemblée générale.

### ORDRE DU JOUR

Approbation des P.V. des Assemblées générales ordinaires et extraordinaires des 15 décembre 1946 et 2 février 1947.

- Rapport moral.
- Rapport financier.
- Modification aux statuts.
- Nomination des commissaires aux comptes.
- Renouvellement partiel du bureau.
- Divers.

NOTA. — Malgré les différents appels parus au Bulletin, plus de 500 camarades ne nous ont pas fait parvenir leur cotisation pour 1947.

Etant certain qu'il s'agit d'un oubli, le Comité directeur se propose de remettre à la poste, à partir du 1<sup>er</sup> décembre 1947, des recouvrements de 200 francs.

Réservez bon accueil à ce recouvrement. En effet, ne peuvent prendre part aux délibérations de l'Assemblée générale que les membres à jour de leur cotisation.

concentration et aux gardiens duquel chaque matin, la presse, le bulletin n'étant pas un journal politique. Mais, où votre lettre me révolte, c'est quand vous écrivez sur l'odieux traitement infligé aux P. radio, les décisions venaient rappeler cet ordre du génial Führer : « Attention ! Le Français reste l'ennemi. » Avec ce doping-là, soyez certain, mon capitaine, que nous étions servis. Chaque Allemand était pour nous un geôlier réfractaire à tout sentiment humain. Et vous voudriez que Jeannot soit heureux et fier de les voir se promener actuellement dans les rues de Villingen ?

### JEANNIOT A RAISON

Peut-être a-t-il croisé dans ce promeneur l'assassin de Klein, sauvagement abattu lors d'un rassemblement pour un mégot allumé, peut-être dans ce blondinet qui palabre au bras d'une gretchen a-t-il reconnu l'assassin d'un Corse, qui n'eut qu'un seul tort, celui de vouloir gagner sa liberté et qui fut abattu sans sommation par un tir de plein fouet. Peut-être... mais à quoi bon continuer, des pages entières ne suffiraient pas pour relater les exploits de ces gardiens qui, je vous le signale en passant, habitaient tous la région. Et je comprends l'indignation de Jeannot et ses 99 p. 100. Quant à moi, je ne suis pas certain des bons sentiments du 1 p. 100 qui reste. Je ne suis pas réfractaire à toute bonté et je suis même enclin à prêcher le pardon des offenses, mais pour les Allemands, halte-là ! Il y a trop d'arrière à payer. Chaque jour le courrier nous apporte des demandes de « nouvelles » de certains Allemands. Que voulez-vous, ce n'est pas notre faute, à nous, si ces Boches ont été si prévenants et si on ne peut pas chasser leur souvenir de notre cervelle. Prenez la lettre de notre camarade Barrière parue dans notre dernier bulletin « Je voudrais savoir ce qu'est devenu ce nazi du nom de Wuthe habitant un petit pavillon appartenant à la saline de Bad Durheim. Ayant quitté ce kommando quelques mois à peine avant la libération, je n'ai pu avoir de ses nouvelles. Pourrait-on me renseigner à ce sujet ? Je crois que beaucoup de nos compagnons d'infortune seraient heureux de savoir ce qu'est devenue cette « gueule de Boche » qui doit avoir actuellement, s'il n'est pas mort, une quarantaine d'années... Mais, mon cher Barrière, ton Wuthe, s'il n'est pas mort en Russie, doit être tranquillement dans son pavillon à cultiver ses roses et, qui sait, reçoit peut-être un occupant, un de ces Français qu'il aimait

tant ! Vraiment un tel homme en prison, Jeannot, tu n'y penses pas !

Quant aux accusations sur la « démocratie française », je vous en laisse la responsabilité, notre G. allemands dans les mines. Demandez donc à nos camarades qui travaillaient à Blumberg s'ils étaient choqués, dorlotés, bichonnés ; et à ceux du tunnel dans la boue jusqu'au ventre ; et à ceux des salines de Bad-Durheim. La mine allemande ? Mais les mineurs eux-mêmes ne tenaient pas le coup au fond ! Six mois de mine et c'était l'hôpital !

### QUI PAIERA ?

Mais alors, mon capitaine, que faites-vous de cet axiome « L'Allemagne paiera » ? Vous revenez aux principes de 1919 : vous avez confiance dans la parole allemande ! Non, croyez-moi, faites travailler les Boches pendant que vous les tenez, car après ils vous feront la nique. C'est la seule façon de se faire payer de toutes nos ruines et de tous nos malheurs.

Sur l'amour de notre pays, sur le culte de la liberté, nous sommes, nous les prisonniers du même côté que vous, mon capitaine. Mais, sur le problème de l'occupation, un fossé nous sépare... Car si sur l'un des plateaux de la balance de notre justice, il y a le pardon des offenses et l'amour du prochain, sur l'autre, il y a les humiliations, les brutalités, les vexations odieuses, les meurtres, etc... et le fleau ne peut tenir droit.

Notre rancune est trop forte. Peut-être qu'avec le temps...

J'admire votre apostrophe, mon capitaine. Vous avez combattu pour dissiper la haine entre deux nations. Des hommes ont donné leur vie pour atteindre ce but. Mais il est à remarquer que ces hommes se trouvent dans le même camp. Dans celui de la France, car le Français pratique fort justement le pardon des injures, mais dans le camp allemand, combien ont combattu pour la liberté des peuples ? Ils sont avec vous maintenant ? Parce qu'ils sont battus et que cela sert leur politique. Un Allemand vaincu est plat, obséquieux, rampant, mais s'il découvrait son âme, vous y verriez le secret désir d'être bientôt le plus fort et de vous faire payer très cher sa défaite.

### NOTRE SOLUTION

Et dans ma conclusion, je rejoins celle de Jeannot. Oui, l'épuration est mal faite en occupation et trop de nazis cent pour cent restent encore en liberté. Une seule

(Voir suite page 2)

# Pour nous instruire

Il vous est arrivé, sans doute, bien souvent, de vous demander la provenance et l'origine du nom de certaines rues de la capitale française. Pour vous, j'ai voulu entreprendre quelques recherches. Sans doute, n'ai-je pas l'intention, dans cette rubrique, de vous donner l'origine de toutes les rues de Paris : les quatre pages de notre journal n'y suffiraient pas. Mais, je m'efforcerai de vous donner l'origine de certaines rues aux noms particulièrement caractéristiques :

**Rue d'Argenson** : nom d'une grande famille qui a donné à la France plusieurs hommes politiques, tous ministres.

**Rue d'Argout** : ancien gouverneur de la Banque de France et ministre de Louis-Philippe (1782-1858).

**Rue d'Armaillé** : rue ouverte dans le 17<sup>e</sup> arrondissement en 1840, sur la propriété du marquis d'Armaillé.

**Rue d'Assas** : du nom du chevalier d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne, et connu par sa mort héroïque en 1790, à la veille du combat de Clostercamp.

**Impasse Astrolabe** : du nom du navire commandé par Dumont d'Urville, navigateur français, né à Condé-sur-Noireau et qui fit le tour du monde.

**Rue Aubriot** : Prévôt de Paris, sous Charles V, mort en 1382 et qui de son vivant fit construire la Bastille et le petit Châtelet.

**Rue Auguste-Mie** : imprimeur qui fournit ses presses en 1830 pour publier la protestation contre les ordonnances de Charles X.

**Rue de l'Abbé-de-l'Épée** : du nom du fondateur de l'institution des Sourds-Muets auxquels il apprit à se faire comprendre au moyen de signes conventionnels (1712-1789).

**Rue des Abbesses** : doit son nom aux abbesses de l'Abbaye de Montmartre fondée par Louis le Gros en 1155.

**Rue de l'Adjudant-Réau** : mécanicien du dirigeable « République » détruit le 25 septembre 1909.

**Rue de l'Adjudant-Vincenot** : tué en 1909 dans la catastrophe du dirigeable « République ».

**Rue Affre** : Archevêque de Paris, né dans l'Aveyron et tué le 26 juin 1848 sur les barricades où il était allé porter des paroles de paix.

**Rue de l'Agent-Bailly** : gardien de la paix de la brigade fluviale victime de son dévouement (1871-1901).

**Rue d'Alésia** : nom d'une place forte gauloise que César assiégea et qui est probablement Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or).

**Rue Alfred-Cornu** : Physicien, ancien président de l'Académie des Sciences (1841-1902).

**Rue d'Aligre** : premier président du Parlement de Paris (1727-1798).

**Rue d'Alleray** : dernier seigneur de Vaugirard (à l'époque, banlieue de Paris) mort en 1794.

**Rue Alphonse-Bertillon** : a imaginé l'anthropométrie et son utilisation en France (1841-1914).

**Square de l'Amérique-Latine** : square dans lequel se trouvent les statues de trois grands hommes des Républiques Sud-Américaines : Rubens Dario, José Enrique Rodó et Bolívar.

**Rue Angélique-Compoint** : nom d'un des membres de la famille Compoint.

**Cité Annibal** : général Carthaginois, fils d'Amilcar Barca, Annibal n'avait que neuf ans lorsque, voyant son père aller au temple, pour offrir un sacrifice aux dieux et leur demander de lui être favorables pendant la guerre qu'il allait porter en Espagne, il se jeta à son cou et le conjura de l'emmenant avec lui. Attendi et vaincu par les caresses de son fils en qui il voyait un futur héros, Amilcar Barca le prit dans ses bras et, dans le temple, lui fit jurer une haine éternelle aux Romains. C'est le fameux « Serment d'Annibal ». Par la suite, Annibal devint général. Malgré les efforts d'Annibal, général fameux, plusieurs fois vainqueur des Romains, Carthage fut prise une première fois par les Romains commandés par Scipion l'Africain. Cette ville se releva un peu mais fut définitivement détruite après un terrible siège par Scipion Emilien, parent du précédent, suivant ainsi le conseil que Caton l'Ancien, écrivain et censeur romain, répétait à la fin de chacun de ses discours : Delenda Carthago (Carthage doit être détruite). Cette formule fut empruntée à l'histoire par le sinistre Goebbels — désireux jouer le Caton Par bonheur, les Allemands ne trouvèrent pas de « Scipion » pour réaliser sur Londres ce rêve insensé.

**Rue de l'Arcade** : d'une arcade

qui servait de communication entre les jardins des religieuses de la Ville l'Évêque.

**Rue Baudot** : inventeur du télégraphe à transmissions multiples.

**Place Baudoyer** : située sur l'emplacement d'une ancienne porte de la ville au 13<sup>e</sup> siècle (porte Baudoyer).

**Rue Baudricourt** : ancien gouverneur de Vaucouleurs qui fit conduire, sur sa demande, Jeanne d'Arc auprès de Charles VII.

**Rue Beaubourg** : nom d'un ancien village situé à cet endroit. A l'époque, Paris n'était établi que dans l'île de la Cité.

**Rue de Beaujolais** : ne tient pas son nom, comme on pourrait le croire, du fameux vin réputé, mais du nom de l'un des fils du Duc d'Orléans (1784).

**Rue Beaujon** : financier, fondateur d'un établissement charitable devenu l'hôpital Beaujon (1708-1786).

**Rue Beautreillis** : sur l'emplacement de l'ancien hôtel Beautreillis.

**Rue Beauveau** : sur l'emplacement de l'ancien hôtel Beauveau, actuellement ministère de l'Intérieur.

**Rue Bellefond** : ancienne abbesse de Montmartre (1659-1717).

**Rue Berbier-du-Mets** : premier garde général du mobilier de la Couronne (1526-1709).

**Rue de Babylone** : L'évêque de Babylone possédait à cet endroit plusieurs maisons.

**Rue Bailleul** : de Robert Bailleul, clerc des comptes qui habitait à cet endroit en 1423.

**Rue Bailly** : ancien maire de la commune des Batignolles (1846-1896).

**Rue Ballu** : de Ballu, architecte qui a construit l'église de la Trinité et qui fut l'un des architectes de l'Hôtel de Ville (1817-1885).

**Rue Balny d'Arvicourt** : commandant de l'Espingole, tué au Tonkin (1849-1873).

**Rue Ballard** : de Baltard Victor, architecte des Halles centrales de Paris (1805-1874).

**Rue du Banquier** : au 16<sup>e</sup> siècle,

un banquier était propriétaire de ce terrain.

**Rue Baptiste-Renard** : l'un des héros de la bataille de Jemmapes.

**Rue Bassano** : du duc de Bassano, né Maret, à Dijon — qui se signala par son dévouement à Napoléon 1<sup>er</sup> — Il fut ensuite pair de France sous Louis-Philippe (1763-1839).

**Place de la Bastille** : sur l'emplacement de la forteresse construite en 1369 et démolie après le 14 juillet 1789.

**Rue Bernoulli** : famille de mathématiciens suisses issus d'une famille hollandaise réfugiée à Bâle.

**Rue de la Bienfaisance** : en souvenir de Goetz, médecin qui habitait au n<sup>o</sup> 9 et qui se signala par de nombreux actes de bienfaisance.

**Rue Bleue** : doit son nom à une ancienne usine de bleu d'outre-mer qui disparut lors du percement de la rue Lafayette.

**Rue Blondel** : de Blondel, architecte né à Ribemont et qui éleva la porte Saint-Denis (1617-1686).

**Rue des Bois** (19<sup>e</sup> arrt) : en souvenir du bois des Rigones qui existait à cet endroit au 14<sup>e</sup> siècle.

**Rue du Bois des Caures** : en souvenir de la défaite du Bois des Caures (Verdun) en février 1916, par le Colonel Driant et ses chasseurs.

**Rue de Bondy** : nom donné au 13<sup>e</sup> siècle, en souvenir des comtes de Bondy, receveurs généraux.

**Rue de la Bonne** : aucune relation avec les bonnes à tout faire ou les femmes de chambre. Tient son nom de l'ancienne fontaine dite de la bonne eau.

**Rue Botzaris** : un des héros de la guerre de l'Indépendance grecque, tué à Karpenisi (1789-1823).

**Rue Boudreau** : greffier de la ville en 1780.

**Rue Boulainvilliers** : Historien et Prévôt de Paris, dernier seigneur de la commune de Passy.

**Rue des Bourbonnais** : du nom d'Adam et de Guillaume Bourdon, fonctionnaires municipaux au 12<sup>e</sup> siècle.

**Rue de Breteuil** : ministre de la maison du Roi (1723-1807).

**Rue Brisemiche** : doit sa dénomination aux pains que l'on distribuait aux chanoines de Saint Merry.

**Rue Brochant** : de Brochant de Villiers : géologue et minéralogiste français, ancien directeur des manufactures de Saint Gobain (1773-1840).

**Rue de la Bucherie** : du port aux buches qui était situé à proximité.

**Rue de Buci** : doit son nom de Simon de Buci qui avait acheté la porte de Saint Germain en 1350.

**Rue Bude** : Philologue et prévôt des marchands (1467-1540). Il profita de son crédit auprès de François 1<sup>er</sup> pour le déterminer à fonder le collège de France.

(A suivre) Gaston BLIN.

P.S. — Je me propose de parler des rues de Paris depuis A jusqu'à Z. Il va sans dire que je me tiens à la disposition de tous mes lecteurs s'ils désirent obtenir des renseignements sur le nom d'une rue dont je n'aurais pas parlé. Dans ce cas, m'écrire à BLIN Gaston, Stalag VB, 68, rue de la Chaussée d'Antin, Paris. Sur l'enveloppe inscrivez la mention « Pour nous instruire ».

le commun prenait des précautions.

Malgré tous ces avantages, d'autres recherchaient toutes les occasions de solitude, car l'établissement avait ses heures creuses. Ceux-ci étaient des délicats — ou tout simplement des égoïstes — en principe, des types de la confiance, des loisirs ou du personnel fixe du camp qui pouvaient profiter des heures du matin ou de l'après-midi pendant lesquelles leurs camarades, moins favorisés, étaient au travail hors des barbelés.

Un jour donc, j'étais aux latrines où douze sièges royaux m'avaient donné l'embarras du choix et, béatement assis sur l'un d'eux, je jouissais du silence et attendais l'inspiration quand je vis arriver le Hauptmanlager.

« Bon, pensais-je, il va me demander ce que je fais là, et comme nous ne parlons pas la même langue, cela risque d'être compliqué... »

Mais Goetz n'était pas seul : il précédait deux généraux, deux vrais généraux à revers rouges, suivis de quatre ou cinq officiers d'état-major avec leur petit sabre : la visite habituelle du camp, cette visite qui, si longtemps à l'avance, mettait nos gardiens sur les dents et les chefs de baraques dans les transes.

Et voici tout ce beau monde qui pénètre plus avant dans l'établissement, délibère un instant et, gravement, défile autour des sièges dont j'occupais l'un d'eux.

Qu'auriez-vous fait à ma place ? Ce que j'ai fait, c'est-à-dire : rien. La situation évidemment ne prêtait pas au geste héroïque... ni au mot historique... Assis sur mon trône, je me contentai de recevoir l'hom-

## SOUVENIR DE KOMMANDO

# Une histoire de "Bacchantes"

Nos cinq années de villégiature en cette douce Allemagne sont dans l'ensemble un souvenir assez saumâtre. Je crois que c'est le moins qu'on puisse en dire — sans crainte de contradiction. Chacun de nous cependant conserve le souvenir de quelque épisode drôle. Tant il est vrai qu'il existe un côté comique, qu'on le veuille ou non, dans les situations les plus critiques.

Or, donc, laissez-moi vous conter aujourd'hui une histoire de « Bacchantes » rigoureusement authentique. Ceci se passait en l'an sans grâce 1941, vers fin octobre, ou début de novembre à la compagnie disciplinaire de Biberach, non loin de Ulm, où nous avions atterri un beau soir, à 45 K.G. tout frais sortis de différentes cellules à la suite d'évasions ratées pour la plupart, ou d'histoires plus fâcheuses encore pour quelques autres. Bref, 45 gaillards assez peu doués et restant rebelles à l'assimilation de la « Kultur » germanique pourtant mondialement réputée.

Nous devions travailler à l'intérieur d'un camp déjà occupé en partie par des officiers britanniques, dont nous étions bien, entendu, soigneusement isolés. Ce qui n'empêcha pas lesdits Britanniques de nous accueillir, à distance, fort courtoisement et de saluer notre arrivée par l'audition d'une réconfortante *Marseillaise* jouée par un phono placé à cet effet devant une fenêtre grande ouverte. Ces Anglais devaient, par la suite, confirmer cette bonne impression en nous faisant parvenir de nombreux colis de vivres. Mais, comme disait un de leurs compatriotes (lequel n'était pas à Biberach) : « Ceci est une autre histoire ».

Revenons à nos « Bacchantes ». Nos sympathiques anges gardiens, fruits d'une sélection judicieuse, se montraient aussi compréhensifs que possible et égayaient nos journées de labeur par des vociférations variées, ponctuées de temps à autre par un coup de crosse bien appliqué, ce qui est, comme chacun sait, la bonne méthode, pour obtenir un rendement maximum de ces « cochons de Français ».

Ces deux apôtres de « l'Europe nouvelle » qui répondaient (ou plutôt ne répondaient pas) aux sobriquets de « Pot à tabac », « Le Cadavre », « Bébé rose », « Schmelling », etc., s'ingéniaient à nous rendre notre séjour en cet Eden aussi agréable que possible. A tel point que le plus cher désir de chacun de nous eût été de les voir se balancer au bout d'une corde.

Vous vous doutez qu'en une telle ambiance, les distractions étaient plutôt rares, et je ne sais lequel d'entre nous proposa un jour « pour s'amuser » que nous laissions tous dorénavant, pousser nos « bacchantes » histoire de

voir la réaction de nos bons fridolins en présence de 45 moustachus.

C'est tout ! C'était bien inoffensif et pas tellement rigolo, mais enfin c'était tout de même une idée.

Elle fut adoptée d'emblée et, quelques jours plus tard, on put voir se présenter au rassemblement matinal près d'une quarantaine de lèvres supérieures déjà agrémentées de moustaches naissantes.

Nos Fritz ne tardèrent pas à remarquer cette poussée anormale et épidémique de nos ornements pileux et s'empressèrent, comme de juste, d'interdire le port desdits ornements.

C'est alors que s'ensuivit un débat confus, où règlement en main, notre chef de chiourme discutait avec l'interprète, lequel défendait opiniâtement notre droit à porter « bacchantes » exactement comme s'il se fut agi, pour nous, d'une question de vie ou de mort.

Le ridicule de ces palabres qui durèrent trois ou quatre jours échappa entièrement à nos Fridolins qui firent montre en cette occasion d'une finesse toute germanique, pour la plus grande joie de 45 « Franzosen » qui avaient enfin trouvé une occasion de rigoler. Trois ou quatre jours durant lesquels « nos bacchantes » en profitèrent pour croître et embellir, donnant ainsi l'exemple d'une insubordination regrettable pour des bacchantes disciplinées.

Et le quatrième jour, las de discuter et voulant (une fois n'est pas coutume) nous montrer l'étendue de sa mansuétude, le sous-off boche, magnanime, nous accorda enfin l'autorisation tant désirée de garder nos chères « bacchantes ».

Ce fut un soulagement général.

Je renonce à vous décrire notre joie à cette heureuse décision.

Le lendemain, tout le monde était rasé !

Les Boches n'ont jamais compris.

Et encore, à l'heure actuelle, où je les espère tous réunis au paradis des guerriers teutons, ils doivent retourner en leurs têtes carrées cette angoissante énigme.

Je dis « au paradis des guerriers teutons », car, de 41 à 45 il s'est passé, comme dit l'autre, « beaucoup de choses » et je pense bien qu'un « pruneau » allié a envoyé ces intéressants personnages rejoindre leurs foutus ancêtres.

J'aime à croire cependant, pour ma petite satisfaction chauvine, que ce « pruneau » fut français.

Que pensez-vous de ma petite histoire de « bacchantes » ? N'est-ce pas qu'elle vaut tout de même son pesant de rutabagas ?

André BEDOIN.

mage involontaire d'une cour si rutilante.

Et j'ai bien ri quand je me suis retrouvé tout seul.

Et comme à toute histoire il faut une moralité, vous conviendrez, avec moi, que notre confort était le plus cher souci de la Wehrmacht puisque ses généraux s'intéressaient de si près à notre « digestion ».

Si seulement, prenant le problème par une autre extrémité, ils s'étaient penchés avec la même sollicitude sur notre cuisine !

André ME SONNADE

## HISTOIRES PLAISANTES

Dans une école d'Alger, un petit indigène se lève et interpelle l'instituteur :

— Missié, moi y en a pas mon crayon.

— Voyons, voyons... Il faut parler correctement, on dit :

Je n'ai pas mon crayon, Tu n'as pas ton crayon, Il n'a pas son crayon,

Nous n'avons pas notre crayon, Vous n'avez pas votre crayon, Ils n'ont pas leur crayon.

Et le petit Algérien, qui a écouté attentivement, se s'exclamer :

— Mais où y en a donc passé tous les crayons, mon z'ami ?

La fille de notre ami Brezel rentre un jour de l'école en pleurant :

— Qu'y a-t-il ? lui demande aussitôt notre vieux Victor.

— La maîtresse m'a grondée, répond la petite, entre deux sanglots parce que je ne savais pas où était le Wurtemberg.

— Cela ne m'étonne pas de toi, une autre fois, essaie de ne pas oublier où tu mets tes affaires.

Ce sportif lillois est au chevet de sa femme gravement malade. De temps en temps, il abandonne sa faction pour écouter un petit bout de retransmission du match Marseille-Lille.

Le soir venu, notre homme va faire quelques emplettes urgentes chez l'épicière qui lui demande, compatissante :

— Alors, m'sieu Henri, comment ça va chez vous ?

— Mal, madame, très mal même, ma femme est morte il y a une demi-heure et nous avons perdu notre match de championnat à Marseille.

— Pauvre monsieur, je vous présente mes condoléances !

— Merci, dit l'homme, en écrasant une larme furtive : heureusement, nous avons deux points d'avance !

Un rentier se promène sur les bords de la Seine.

En arrivant devant la passerelle de Passy, il aperçoit un homme qui se dispose, apparemment à se jeter à l'eau. Il court à lui et l'arrête au moment où il va sauter.

— Voyons, lui dit-il, pourquoi voulez-vous vous tuer ?

L'autre le regarde avec étonnement :

— Vous n'avez pas lu les nouvelles lois fiscales ?

— Non, mais ce n'est pas une raison...

— Pas une raison ? Venez avec moi, je vais vous expliquer ça...

Les deux hommes partent bras dessus, bras dessous.

Dix minutes après, ils reviennent ensemble, traversent la passerelle et piquent ensemble une tête dans la Seine.

# Réveillon 1942

Dans quelques jours, les Français fêteront la Noël 1947 et je connais plus d'un Français moyen qui actuellement doit s'arracher les cheveux — s'il lui en reste — dans l'espoir de découvrir le moyen de marquer cette date de quelques cadeaux appropriés à sa femme et à ses gosses. Un petit tour dans les magasins parisiens et vous risquez, le soir même, de vous coucher, soit avec une bonne jaunisse, soit même avec une méningite. Personnellement, j'ai pu éviter l'une et l'autre, en ingurgitant force médicaments, en lisant maints ouvrages philosophiques modernes et en plongeant, tête en avant, non dans les eaux d'une piscine, mais dans mes souvenirs de « Gefang ». Sans doute la captivité derrière des barbelés n'incite-t-elle pas à rechercher des souvenirs. Et pourtant la captivité, comme la caserne de votre régiment, vous rappelle parfois des incidents qui, sans être gais en eux-mêmes, vous amusent aujourd'hui, à la seule pensée que vous aviez joué un bon tour aux « Schleus ». Et cette année, à l'approche de Noël, j'ai plaisir à me commémorer ce Noël 1942 que j'ai fêté avec quelques compagnons d'infortune.

A cette époque, les Allemands m'employaient au bureau des entrées du camp de Villingen. J'avais pour compagnons de travail : Faust Morand — qui s'est distingué particulièrement à la libération du camp — Novion — successeur de l'amiral Walter qui tout le monde a apprécié — et un brave adjudant — originaire du centre de la France et dont le nom m'échappe actuellement.

Dans le même bureau, travaillaient également trois interprètes : l'un polonais, l'autre serbe et le troisième russe.

## LE VETO DE GOETZ

Faust et moi avions décidé, d'un commun accord, de fêter la Noël 1942 dans le bureau même où nous travaillions et d'inviter à notre réveillon nos collègues polonais, serbe et russe. Pour cela, il fallait l'autorisation du terrible « Goetz » — seigneur et maître du camp de Villingen. Ce fut Faust qui parla avec le capitaine allemand, redouté de tous... sauf de Faust, Alsacien d'Altkirch et Français cent pour cent. Faust obtint l'autorisation de réveillonner dans le bureau avec nos camarades étrangers, sauf toutefois avec l'interprète russe. Nous n'avions pas le droit, paraît-il, de nous mélanger avec la soldatesque russe. Faust s'inclina devant ce raisonnement teuton... ou sembla s'incliner, car nous devions prouver par la suite à l'Allemand que les prisonniers français avaient un sens inné de la charité et de la camaraderie.

## Chronique médicale

# Le "GOBU"

Je suis heureux de vous mettre au courant de l'étude qui vient d'être faite au Lazarett du Stalag VB par l'un des médecins qui y sont internés.

Nous avons eu l'occasion d'examiner un malade atteint de Gobu. C'est une maladie qui est bien connue chez le chien depuis les travaux du grand savant Villingen. Comme vous le savez, le Gobu se manifeste par la présence d'une dent enchassée dans la muqueuse rectale ou vaginale; c'est cette dent qui, par sa forme et par sa situation, empêche les chiens qui s'accouplent de se séparer.

Elle peut affecter la forme d'une incisive, d'une canine, d'une molaire ou même d'une dent de sagesse et donne alors lieu à des accidents douloureux, en particulier lors de l'inclusion dans le maxillaire rectal.

Chez notre malade, le diagnostic a été fait en tenant compte du signe de Blin : l'introduction des deux mains dans la bouche, et du signe de Damasio : l'introduction de l'index dans le rectum.

Il a été déclaré D.U. (Dienst unfähig, ce qui veut dire en français : dent inutile).

Il nous a été donné de constater que le malade présentait des signes vésicaux, abdominaux et cérébraux.

**Signes vésicaux :** le malade est atteint de polyurie à prédominance nocturne, ses envies impérieuses l'obligent à uriner dans les couloirs, dans les lavabos, dans une bouteille, dans une gamelle, etc... Ceci s'explique, si l'on considère que, par sa proximité, la dent comprime la vessie et excite le plexus vésical.

**Signes abdominaux :** le malade présente du météorisme et rejette des gaz bruyants et malodorants. Ces signes sont dus à la subocclusion intestinale du fait de la dent.

**Signes cérébraux :** ce sont de beaucoup les plus importants. Ils

## PAR UNE BELLE NUIT ETOILEE

Par une belle nuit étoilée, nous avons donc assisté, mes camarades et moi, le 24 décembre 1942, à une soirée théâtrale donnée par la troupe du Stalag VB. Au programme : une revue intitulée « Autour du Monde » qui, si elle n'obtint pas le succès de la revue précédente (Revoir Paris) provoqua, malgré tout dans la salle un véritable enchantement. Cette revue fut jouée dans la grande salle de la cantine. Pendant quelques heures, des prisonniers de toutes races oublièrent la captivité, les misères, les privations, les corvées et autres vicissitudes. Pour mon compte, j'eus l'impression de me trouver dans une salle parisienne, et cette impression aurait pu durer toute la nuit si, à la sortie du spectacle, j'avais retrouvé taxis, autobus, voire même métro. Mais il n'y avait rien de tout cela et mes camarades et moi nous nous contentâmes de fumer une cigarette en marchant dans la cour qui n'était même pas recouverte de neige. Un quart d'heure de marche et mes camarades et moi nous nous rendîmes à nouveau dans la grande salle de la cantine, transformée cette fois en chapelle. C'est là que nous devions entendre la messe de minuit dite par nos camarades allemands français. Il y eut autant de monde pour entendre la messe qu'il y en avait eu pour assister au spectacle. Tous les assistants n'étaient pas des catholiques pratiquants, tant s'en faut. Mais je pense que beaucoup de prisonniers sont venus à cette messe, soit par coutume, soit pour retrouver là les messes de minuit de leur enfance, soit tout simplement pour montrer aux Allemands qui nous gardaient que nous étions tous unis.

## REVEILLON

### « ENTENTE CORDIALE »

La messe de minuit terminée, nous n'avions plus qu'à songer au « réveillon ». Notre bureau avait été transformé en véritable cuisine, au grand mécontentement de la soldatesque teutonne, qui dut toutefois s'incliner en apprenant l'autorisation donnée par « Goetz ». L'ami Faust avait coiffé la toque du « chef ». Ses talents de cuisinier se révélèrent d'ailleurs aussi extraordinaires que ses talents d'interprète et en quelques instants la table fut dressée. Nous nous mîmes à table.

Il fallut y avoir un petit incident. Un « Schleu » qui se trouvait de service dans le bureau ayant demandé pourquoi nous avions omis de monter « un sapin de Noël » se fit vertement remettre à sa place par Faust qui lui rappela ou lui apprit — car il devait l'ignorer — que cette coutume était d'origine

prussienne et qu'en conséquence les prisonniers français se devaient de ne pas imiter leurs geoliers. Si vous connaissez Faust, vous me comprendrez, si je vous dis que l'Allemand n'insista pas. Il va sans dire que nous avions convenu entre nous que si des Allemands venaient nous rendre visite, nous nous garderions bien de leur offrir quoi que ce soit.

Et le dîner se passa joyeusement aux sons d'un accordéon que mania avec virtuosité notre invité polonais qui fut souvent accompagné de chants polonais, serbes et français.

Je n'ai plus à la mémoire le menu de notre réveillon, mais je vous assure que Faust avait fait des prodiges, tant en ce qui concerne le manger que pour le boire.

Ce fut une véritable « entente cordiale » entre Polonais, Serbes et Français dont profita également l'interprète russe. En effet, Faust usa d'un stratagème pour faire sortir cet interprète russe de la baraque où, comme ses compatriotes, il était enfermé chaque nuit. Il put ainsi venir jusqu'à notre bureau et repartit quelques instants plus tard en emportant trois ou quatre gamelles pleines et un bidon de vin qu'il dégusta, je pense, en pensant à nous.

Comme prévu, plusieurs Allemands, dont quelques officiers, vinrent nous rendre visite, mais ils se contentèrent de nous regarder. Je me souviens particulièrement d'un sous-officier qui resta auprès de nous pendant toute la durée du repas, avec le secret espoir que nous finirions par lui offrir quelque chose... Il en fut pour ses frais.

Et ce réveillon 1942 se termina à l'aube.

## UNE NUIT DE LIBERTE

Toute une nuit, nous avions eu l'impression de vivre comme des hommes libres, oubliant la captivité et nos geoliers.

Nous avions montré aux Allemands que le moral français ne pouvait jamais être atteint et que devant les pires difficultés, les Français savaient se débrouiller, car j'ai omis de vous dire que pour préparer le menu, Faust dut remuer ciel et terre... et dépenser force argent, cigarettes et chocolat. Le « troc » nous permit de réveillonner.

Oh ! sans doute, dans les jours

# IL CROYAIT AU PÈRE NOËL

Insensibles à la bise qui souffle, là devant les vitrines illuminées qui étalent leurs splendeurs, un peuple minuscule bée d'admiration. Rêves soudainement concrétisés, fées qui s'animent, animaux qui tiennent des colloques aimés. Un pays merveilleux où nos frères inférieurs parlent, discutent, prennent des décisions.

Micket, Quenotte, les Trois Petits Cochons sont rois. C'est bientôt Noël : un monde de jouets est offert à la convoitise des tout-petits.

Le visage des marmots n'est plus composé que d'une paire d'yeux agrandis d'enthousiasme. Ils resteraient là des heures sans se lasser les menottes se tendent pour saisir les joujoux animés d'une vie mécanique. Un bébé trépigne dans les bras de sa maman. S'appuyant sur l'épaule de celle-ci il tend un doigt rose en babillant sans répit. Joie ineffable, débordement. Rien n'existe plus. *Ils croient au Père Noël !*

Derrière moi, la foule se presse. Un monsieur me bouscule involontairement : « Oh ! Pardon ».

— Il n'y a pas de mal. Mais par exemple, c'est L... !

— Mais oui. Que fais-tu là, tu choisis un jouet ?

— Non, j'admire tout simplement comme beaucoup de badauds. Les grands sont aussi emballés que les petits.

— C'est ce que je pensais. Mais dis donc, c'est à peine si je t'aurais reconnu le premier. Il est vrai que tu n'as plus la même pelure.

— Deux ans déjà que nous nous sommes séparés.

Nous arrachant péniblement de la foule comprimée nous cheminons un peu de concert, et la conversation aidant nous nous trouvons transportés vers d'autres Noël quand nous étions les « hôtes d'Adolph ».

...La neige couvrait les rues de son blanc matelas. La journée de travail était terminée, et comme il fallait économiser les troupes, nous revenions seuls au kommando. Par petits groupes ou par deux nous cheminions le plus lentement possible s'il ne faisait pas trop froid afin d'humer plus longtemps l'air libre de la rue. Nos godasses affamées mordaient goulument la neige au grand dam des chiffons de quel-

qui suivirent, nous dûmes nous serrer quelque peu la ceinture et nous contenter du breuvage infect que nous servaient les Allemands, mais quelle importance ?

N'avions-nous pas bien réveilloné ?

J'ajoute que le 6 ou le 8 janvier 1943, quelques jours après notre Noël français, l'homme de confiance serbe invita une centaine de prisonniers français à fêter le Noël serbe. Un grand banquet fut donné dans la grande salle de la cantine. Les tables d'honneur furent réservées aux Français et l'homme de confiance serbe eut la délicate attention de décorer la salle aux couleurs françaises et serbes.

## GRACE AUX COLIS

Pour que mes lecteurs non initiés ne pensent pas que la captivité fut pour nous un paradis, il m'est indispensable d'expliquer que ce sont les colis américains, expédiés aux Serbes, tout spécialement à l'occasion de leur Noël, qui permirent à l'homme de confiance serbe de faire ce banquet... et d'inviter les Français qui, à l'époque, étaient totalement quiblés de la Croix-Rouge américaine.

Comme les Français, les Serbes durent également se serrer la ceinture pendant les jours qui suivirent cette fête de Noël. Mais comme nous, ils étaient heureux d'avoir pu fêter dignement cette fête traditionnelle, et ce, malgré l'opposition des Allemands et notamment de Goetz qui prétendait que dans la future Europe nouvelle, il n'y aurait qu'un Noël pour tout le monde et ce, le 25 décembre.

Pour moi, ces deux Noël fêtés coup sur coup indignèrent mon estomac peu habitué à un tel travail et c'est mon estomac, las de souffrir, qui me poussa, deux jours après, le 10 janvier 1943, à tenter la « belle ».

## LA MEILLEURE SOLUTION

Je m'adresse maintenant à tous les Français moyens qui risquent ou la jaunisse ou la méningite en essayant de découvrir le cadeau peu onéreux qui leur permettra de marquer, à leur femme, leur tendresse et leur amour à l'occasion de Noël 1947 : qu'ils fassent comme moi : le soir du réveillon je me coucherai de très bonne heure aux côtés de ma femme et je lui raconterai une de ces innombrables histoires qui ont meublé ma captivité. Mais attention que le cadeau de Noël n'arrive pas à destination neuf mois après.

Gaston BLIN.

## RELEVEMENT DU TAUX DES PENSIONS

Dernièrement est paru un décret réajustant le taux des pensions militaires.

Nous ne pouvons insérer dans notre Bulletin le tableau complet indiquant ces nouveaux taux.

Les membres de l'Amicale désirant des précisions à ce sujet sont priés de nous écrire, en nous indiquant leur pourcentage d'invalidité et les articles s'ajoutant à leur pension. Nous leur répondrons immédiatement (joindre un timbre).

## QUE DEVIENT LA PENSION EN CAS DE REMARIAGE ?

Cette question nous est posée trop souvent pour que nous ne jugions pas utile d'en dire un mot ici.

Il faut distinguer :

— d'une part, les veuves avec ou sans enfants.

— d'autre part, les veuves qui bénéficient ou non d'une pension d'Administration en plus de la pension de veuve de guerre.

A — Sans enfants :

La veuve perd son droit à la pension de veuve de guerre.

Ma's elle garde la pension de l'Administration si elle en perçoit une.

B. — Avec enfants :

La pension de l'Administration est maintenue comme dans le premier cas.

La pension de veuve de guerre est reportée sur la tête de l'aîné des enfants, jusqu'à l'âge de 21 ans. Quand celui-ci atteint 21 ans, la pension passe au second et ainsi de suite, jusqu'à ce que le dernier atteigne à son tour sa majorité.

## LES DROITS DES VEUVES DE GUERRE

L'Amicale des Veuves, Orphelins, Ascendants, Victimes des deux guerres, 30, rue René-Boulanger (10<sup>e</sup>) informe ses adhérentes qu'une circulaire en date du 7 août 1947 permet aux veuves qui, à la suite de rapports les signalant comme vivant maritalement, ont vu leur pension supprimée de se pourvoir devant le tribunal des pensions contre cette décision dans les six mois à compter de la date à laquelle la décision leur a été notifiée. En ce qui concerne les veuves qui, dans ce cas, ont vu leur pension supprimée, elles doivent s'adresser au directeur départemental des Anciens Combattants de leur domicile et demander une copie certifiée conforme du certificat de rejet émanant du ministère des Finances.

Cette pièce leur permettra de se pourvoir devant le tribunal des Pensions dans les délais indiqués ci-dessus.

## DIX MOYENS DE TUER UNE ASSOCIATION

Nos réalistes amis britanniques ont le don de mettre de l'humour dans les considérations les plus sérieuses. « L'Efficiency » nous apprend qu'ils ont publié dans une de leurs revues techniques dix moyens garantis infaillibles pour tuer n'importe quelle entreprise. Les voici :

1° Ne venez pas aux réunions.

2° Si vous y venez, arrivez trop tard.

3° Critiquez le travail des dirigeants et des membres.

4° N'acceptez jamais de poste, car il est plus facile de critiquer que de réaliser.

5° Fâchez-vous si vous n'êtes pas membre du Comité, mais si vous en faites partie, ne venez pas aux réunions et ne faites jamais aucune suggestion.

6° Si le président vous demande votre opinion sur un sujet, répondez que vous n'avez rien à dire. Après la réunion, dites à tout le monde que vous n'y avez rien appris, ou bien dites comment les choses auraient dû se faire.

7° Ne faites que ce qui est absolument nécessaire, mais quand les membres retroussent leurs manches et donnent leur temps à la société de bon cœur et sans arrière-pensée, plaignez-vous qu'elle est dirigée par une clique.

8° Retardez le paiement de votre cotisation aussi longtemps que possible, sachant que, de toute façon, vous continuerez à être membre un an ou deux.

9° Ne vous inquiétez pas d'amener de nouveaux adhérents.

10° Plaignez-vous qu'on ne publie presque jamais rien sur l'objet de votre activité, mais n'offrez jamais d'écrire un article, de faire une suggestion ou de présenter un rédacteur.

Etes-vous d'accord, amis lecteurs ! Et ne pensez-vous pas, avec nous, qu'il n'était peut-être pas inutile de soumettre ces simples vérités à la méditation de quelques-uns de nos camarades.

## A TOUS NOS CAMARADES

Afin que notre Bulletin soit encore plus intéressant, envoyez-nous des articles, des anecdotes, ou même des suggestions.

Docteur LESENNE.  
Stalag VB.

SAINT-OMER.

# Pfaffenweiler près Villingen

20 au 24 Avril 1945

Je suis persuadé que peu de kommandos ont vécu des journées aussi étonnantes que les nôtres. Depuis quelque temps déjà, il y avait de l'électricité dans l'air, les bombardements succédaient aux bombardements. Tous ces raids de terreur ne laissant aucun répit aux principales villes allemandes achevaient de miner le moral des civils, jusque là, il faut le dire, presque inébranlable. La destruction de la gare de triage de Villingen en tout point réussie par des spécialistes du tir, semble-t-il, et coïncidant avec la formidable avance américaine finit de ruiner les maigres espoirs de la population qui commençait à comprendre — un peu tard, hélas ! — que leur faux prophète Hitler dit « le Grand Jules » les avait proprement bernés.

Je me trouvais à ce moment-là dans un sous-kommando, une ferme isolée en plein bois de sapins (spitalhof) lorsque parvint la joyeuse nouvelle : les troupes françaises venaient de faire leur entrée dans Villingen. Aussitôt ordre fut donné de nous diriger sur le village où se trouvait le kommando principal. Mais, là, allaient naître les premières complications.

Le lendemain de notre arrivée, les Allemands qui nous avaient laissés dans l'ignorance de bien des choses, nous adjointèrent de ne pas bouger. Vint l'aube du second jour. Raconter cette journée est presque chose impossible et la plume se refuse à écrire toutes ces impressions qu'il faut avoir réellement vécues.

Dans un nuage de poussière, nous apercevons au loin des chars qui s'avancent, n'est-ce pas un mirage ? Ils vont être bientôt là ; notre cœur bat à tout rompre, car nous venons de reconnaître sous leurs casques luisants les vaillants du 5<sup>e</sup> spahis motorisé.

Quelle fête mes amis avec quelle joie, on le devine sans peine, nos libérateurs sont accueillis. C'est dans le café du village que nous échangeons maintes accolades devant le restaurateur qui tremble de tous ses membres à la vue de ces chers blindés et surtout devant l'air décidé de ces jeunes guerriers.

Mais nos libérateurs nous quittent à regret : les ordres sont formels, ce n'est qu'une pointe de reconnaissance et ils doivent rejoindre, dans la soirée, leur lieu d'attache. Déception cruelle pour nous tous et adieux touchants.

« Il faut suivre notre destin », s'écrie un de nos camarades et nous regagnons nos couchettes pour la dernière nuit.

La journée qui se lève ne va pas nous apporter, hélas ! une grande consolation, car le mauvais sort semble s'acharner sur nous.

A l'orée du bois, dans la brume matinale, se profilent des uniformes verts : tout cela n'est pas bon signe. Peu à peu le village est encerclé. Malédiction ! à la porte du kommando retentissent des coups violents et prolongés. Il faut se décider à ouvrir. Quatre ou cinq S.S. sont là devant nous et nous ordonnent, d'un ton rauque et qui n'admet pas la réplique, de prendre immédiatement nos bagages et de nous rassembler dans cinq minutes, pas plus, sur la route. Que va-t-il se passer ? Leurs mitraillettes braquées sur nous font supposer le pire. Tout à coup une formidable explosion retenti : c'est le dépôt de munitions de Villingen qui vient de sauter. Les jambes vacillantes nous ressemblons à un véritable troupeau. Les Boches sont décidés coûte que coûte à défendre le village et ils nous entraînent hors de celui-ci à toute allure. Où allons-nous ? Nul ne le sait ; nos sentinelles gardent un mutisme farouche. Fuir ? Il n'y faut pas songer ; nous serions zigouillés comme de vulgaires lapins.

Après trois heures d'une marche épuisante, nous campons dans un bois et nous nous mettons en devoir de dévorer les quelques biscuits qui traînent dans le fond de nos musettes.

La halte est courte et il faut repartir à travers bois dans des chemins tortueux. On dirait que les éléments s'acharnent contre nous : la neige se met à tomber, achevant de jeter une note de mélancolie sur notre triste caravane. Si seulement nous connaissions le but de ce voyage éreintant ! Notre première nuit se passe tout près d'un village : il faut coucher dans une vieille masure. Les membres endoloris nous roulons de nos pensées. Pourquoi nos braves spahis ne sont-ils pas là ? Repartons-nous vers des kommandos de la mort ? Deuxième journée : — il faut reprendre la route ; sur celle-ci nous croisons de nombreuses troupes motorisées, cela sent la débâcle.

L'allure se relâche... nos gardiens deviennent plus inquiets, mais ne sont pas décidés plus que la veille à nous indiquer le but de notre calvaire. Le savent-ils eux-

mêmes ? Ils n'en donnent pas l'impression, car ils s'arrêtent à chaque petit village pour aller prendre des ordres au P.C. Ils reviennent muets et la ronde continue de plus belle. Il faut encore passer la nuit dans un local de fortune, au loin le canon tonne.

Les vallons succèdent aux vallons ; nous sommes éreintés, fourbus, et chose plus grave, le ravitaillement commence à faire défaut.

La troisième journée va ressembler aux deux précédentes : nous entendons maintenant le bruit des mitrailleuses dans les bois. Dans les airs passent des centaines d'avions et souvent des heures entières nous sommes obligés de nous plaquer au sol.

Après avoir traversé un grand village, les Boches ont l'air plus inquiets ; les sentinelles vont aux renseignements. C'est bien vers la Suisse, cette fois, que nous nous dirigeons ; à cette pensée, nous re prenons courage et certains, dont je suis, se débarrassent des bagages encombrants, car nos gardiens sont décidés, cette fois, à nous faire brûler les étapes.

La dernière nuit se passe dans une grande ferme où nous grelotons de froid. Que n'endurerait-on pas pour sortir de cette terrible impasse. Après maintes et maintes péripéties, nous vogueons à présent vers la frontière qui n'est plus qu'à quinze kilomètres environ. Dernière étape dans un village où le cidre coule en abondance grâce aux quelques marks qui traînaient encore dans nos portefeuilles. Il va être 3 heures de l'après-midi lorsque nous sommes sur le point de quitter la « Gross Deutschland ». Instant solennel et inoubliable que celui où nos sentinelles nous remettent aux autorités suisses. Nous les voyons rebrousser chemin tout penauds, traînant le pas. On entend le roulement lointain des chars qui vont fermer la boucle... comme en 1940.

Juste retour des choses. Raconter l'accueil chaleureux que nous réservèrent les Suisses, cela ne se peut pas.

Il faut avoir vécu ces heures-là. La France n'était pas loin, la belle France, le « doux pays » dont nous avions rêvé pendant cinq longues années.

Ernest BARRIERE  
ex-K.G. 50.231.

## CEUX DU 620<sup>e</sup> PIONNIERS

Vous souvenez-vous de la soirée du 18 janvier 1947 ? De cette soirée passée « entre nous » dans le cadre si charmant de la salle de la S.N.C.F., 21, rue de l'Entrepôt, Paris (10<sup>e</sup>).

Eh bien, chers camarades, dans cette même salle, le 29 novembre 1947, en soirée, votre Amicale organise sa deuxième fête annuelle.

Comme le 18 janvier, une soirée de variétés sera épinglée au programme, une soirée au cours de laquelle vous aurez le plaisir d'applaudir d'excellents artistes. La petite Lucie Valmor, de la Comédie-Française ; Mme Alice Nogue, de l'Opéra, les élèves de Mme Moreau dans une présentation nouvelle ; Arthur Allan et ses histoires inoubliables, le joyeux Mac Riri... et tant d'autres que vous aurez la surprise de trouver au programme.

La soirée sera présentée par le fantaisiste Philippe Norman et l'orchestre philharmonique Henri Gaudin.

L'entrée sera gratuite et réservée aux anciens du 620<sup>e</sup> régiment de pionniers, à leur famille et à leurs amis sur présentation des cartes d'invitation. Les cartes pourront être retirées ou demandées par correspondance au siège de l'Amicale, café Gensac, 4, boulevard Magenta, Paris (10<sup>e</sup>).

Réservez tous votre soirée et venez nombreux. Vous aurez le plaisir de retrouver vos camarades, d'évoquer avec eux de vieux et chers souvenirs.

N'oubliez pas que les places ne sont pas numérotées, les invités seront placés dans l'ordre d'arrivée. N'arrivez pas en retard.

Une forte vague d'optimisme déferle en ce moment sur le Sud-Ouest de la France. Le baromètre de la santé est au beau fixe. Le professeur Nimbus, envoyé sur les lieux pour enquêter, se perd en conjectures. Mais notre correspondant pour le Sud-Ouest, plus avisé, vient de percer le mystère, et nous adresse le télégramme suivant : « Clowns Marko et Marki écumant la région. Stop. Succès considérable. S'op. Donnez rendez-vous aux camarades V « B » le 2 mai 1948 à la salle de la Fraternelle. Stop. »

Plu des Mers du Sud  
c'est une nouvelle ENCRE  
**Waterman**  
CRÉATION Jif

## Réponse à M. Chemillien

(Suite de la page 1.)

solution : accordez aux prisonniers les moyens de résister l'Allemagne et donnez-leur carte blanche pour tout acte d'épuration. Vous verrez que le travail sera vite fait et qu'ils ne se tromperont pas de porte. Ils sauront où frapper. Et dans les prisons allemandes, il n'y aura que des vrais nazis.

REPONSE AU P.-S.

Votre P.-S. me met en mémoire le prince de Furstenberg dont le nom ne m'est pas inconnu ; j'ai déjà entendu ce nom-là pendant ma captivité. Et, si j'en crois la notoriété qu'il venait de ce n'est pas par sa résistance à Hitler qu'il se faisait connaître.

Maintenant, n'est-ce pas, nous avons connu tant de faux boutheons qu'il ne faut peut-être pas attacher d'importance à celui-là, et je préfère vous croire. S'il n'est pas arrêté, c'est qu'en tout bien tout honneur, il ne le méritait pas. Je m'incline devant votre verdict. Mais, où je ne vous crois pas, c'est quand vous affirmez qu'il ne rêve pas de conquérir l'Allemagne ? Parole bien avancée à la légère, mon capitaine. Les rêves des hommes, vous savez, ne sont pas contrôlables. Comment pouvez-vous deviner ce qui se passe derrière le front de cet homme. Il vous a fait des confidences. Etes-vous sûr que ce soient les bonnes ? Et vous, mon capitaine, qui avez fait de la résistance, avez-vous toujours dit

la vérité à vos ennemis ? Non, puisque dans la clandestinité vous aviez un autre nom. Et quand un Boche parlait à M. Chemillien, lequel répondait : M. Chemillien ou le capitaine Danjoir ? Eh bien, votre prince est peut-être dans la même situation. N'oubliez pas que son pays est vaincu et occupé comme le nôtre l'était en 40. N'oubliez pas que le désir des Allemands est de se remonter au plus vite et de reprendre leur place en Europe. Méfiez-vous de leurs bonnes grâces. Que le prince de Furstenberg soit très fin et libéral, c'est possible, cela prouve qu'il y a une exception, mais qu'il déplore la baisse de l'intelligence française, laissez-moi rire. Il doit s'en foutre, votre prince, de l'intelligence française ; il doit s'en foutre comme de son premier « Heil Hitler ! ». Et, quand il vous a souri, lors de votre conversation, êtes-vous bien sûr, mon capitaine, que le prince ne se tapait pas le menton avec deux doigts de la main droite. Car, voyez-vous, je crois que ce qu'il regrette le plus, c'est le beau temps d'Hitler, le temps où il était si libéral chez lui en appliquant les ordres de son Führer. Et s'il ne vous a rien dit, c'est qu'il juge que le moment n'est pas encore venu de dire ce qu'il pense.

UN CONSEIL EX-GEFANG

Vous mettez son silence sur la bonne éducation de votre protégé, à votre aise ! Mais, permettez-moi de vous donner un conseil, mon capitaine, un conseil ex-gefäng ; c'est que le jour où votre prince exprimera son véritable sentiment, ne restez pas dans les parages avec des mots d'amour et de concorde dans les poches, mais ayez plutôt une bonne mitraillette dans les mains. Elle vous sera plus utile.

H. PERRON.

Où entendrez-vous les Moumout's Boys ?

Mais à la fête annuelle de l'Amicale du Stalag V « B » le dimanche 2 mai 1948. Ce sera la fête du rythme.

Un programme inédit, une formule nouvelle. La Revue de la joie et de la bonne humeur. C'est la FETE ANNUELLE DU V « B » On loue dès maintenant.

Fazincani, le meilleur chanteur du Stalag, dont la disparition inquiétait fort ses camarades de captivité, est venu se mettre à la disposition de la Commission des Fêtes et donne rendez-vous à tous les membres de l'Amicale, le 2 mai 1948, à 14 h. 30, à la fête annuelle du V « B ».

Le numéro comique de Maurice Godard est très demandé. Un imprésario connu veut lui faire signer un contrat intéressant ; seul un point reste en litige : Maurice Godard veut se réserver la date du 2 mai 1948 pour participer à la fête de son Amicale.

## ANNONCES

Les camarades ayant connu : QUEUTELOT André - n° 12.513 Stalag V « B » malade à l'hôpital de Villingen, où il a séjourné, sont priés de nous donner tous renseignements sur ce camarade.

Notre camarade OLLAGNIER René, 20, rue Alibert, Paris (10<sup>e</sup>), demande si un ancien VB peut lui communiquer l'adresse de : SCOUFLAIRE du kdo 23.003 Emmendingen

Qui peut procurer du travail d'écritures à faire chez soit pour un camarade du VB dans le besoin. Faire proposition au siège.

Les camarades ayant connu PROIX, l'ancien cantinier du Waldhotel et susceptibles de fournir des renseignements précis sur les circonstances de sa mort sont priés d'écrire de toute urgence au siège.

Notre camarade Ernest BARRIERE, de Rieux-Minervois (Aude) serait heureux d'avoir les adresses d'anciens camarades de kommandos de Bad-Durheim, Pfaffenweiler, de Tennenbron et de Spitalhof. Il remet son bon souvenir à tous ceux qui l'on connu dans ces kommandos.

## VISITES

Le « recordman » du V « B » Yves Daurel est venu nous rendre visite. A son prochain voyage, ne pourrait-il nous envoyer un avis de passage, car beaucoup de camarades seraient heureux de lui serrer la main.

Egalement de passage à notre Maison, le camarade Foulon Célestin, adhérent n° 1271, du kommando de Tuttlingen, domicilié 67, rue Edouard-Vaillant, à Nouzonville (Ardennes), remet son amical

souvenir à tous les anciens du V « B » qui l'on connu.  
« La mère » Weil, de Strasbourg, et Madame, sont passés à l'Amicale. Weil se rappelle au bon souvenir des anciens du Waldhotel.

## MARIAGES

Nous apprenons le mariage de notre camarade FRANCIOLI avec Mlle Lucie JUNG qui a été célébré le 18 octobre, à Corny (Moselle).

Le 25 octobre 1947, à Vienne (Autriche) a été célébré le mariage de Mlle Odette OCULA, fille de notre camarade Ocula, avec M. Sylvère JOLY.

Ils y viennent tous. Après le Papillon, le Pou.

Nous sommes heureux d'annoncer le mariage de notre camarade Raymond DANTIN avec Mlle Raymond BLONDEAU.

Nous adressons à tous ces jeunes époux nos meilleurs vœux de bonheur.

## NAISSANCES

Notre camarade Jean BIZE est heureux de nous faire part de la naissance de sa fille Nicole.

Notre camarade Gabriel RIBOT nous annonce de Tartas la naissance de sa fille Jocelyne.

M. et Mme L. LEROY ont la joie de nous faire part de la naissance de leur fille Christiane, le 12 octobre 1947.

Nous adressons toutes nos félicitations aux heureux parents.

## DECES

Notre camarade Jean Choquet nous fait part du décès de son père, M. Louis Choquet, survenu le 17 octobre 1947.

Sincères condoléances.

Gérant : G. PIFFAULT. Imprimerie Blanchard, 15, rue du Louvre, Paris (1<sup>er</sup>)

## Il faut bien rire

### UN PAUVRE PRISONNIER

Le « Captif de la Forêt Noire » a déjà fait savoir à ses fidèles lecteurs que notre respectable commandant Goetz jouissait actuellement de ses congés payés dans une agréable geôle du futur IV<sup>e</sup> Reich. Une lettre de sa fille nous apprend qu'il y souffre du froid et de la faim. L'Amicale du V « B » ne pouvait rester indifférente devant une telle misère et, après les pleurs d'usage, il a été décidé d'organiser une collecte pour venir en aide à ce malheureux.

Tous les dons seront acceptés, mais nous recommandons particulièrement l'envoi des denrées suivantes :

Cigarettes américaines (les gauloises lui irritent la gorge), café, chocolat, sardines, marks de camp et liqueurs de marque.

Ainsi, il se croira encore au bon vieux temps de notre captivité.

Bien entendu, nous nous ferons un plaisir d'acheminer également les coups de pieds au derrière qui s'imposent.

H. DAUBIGNY.

## NOS ANNONCES

(Réclame absolument gratuite et sans aucune garantie)

Mieux que le tripartisme ! les triplées ! Méthode infallible, succès garanti. Pour tous renseignements, s'adresser à YVES DAUREL, Bordeaux.

Soyez prévoyants ! Prenez dès maintenant vos dispositions en vue de la prochaine grève des transports. Adressez-vous à la grande maison « A la roue carrée », 16, rue du Cheval-qui-boite. Actuellement gros stocks de trottinettes, chevaux de frise, patins à roulettes et manches à balais de sorcières.

Réductions importantes aux anciens prisonniers de la guerre de cent ans.

Noël approche ! Avez-vous pensé à vous munir de votre flacon de liqueur Papillon, la célèbre liqueur Mitraileuse ? Pour 1947, essayez notre nouveau mélange de racine de guimauve. En vente dans toutes les bonnes quincailleries et marchands de couleurs.

Vous qui n'êtes pas encore assurés, adressez-vous à Armand DESSEIGNE, le spécialiste de l'assurance. Il vous donnera satisfaction dans toutes les branches.

A titre exceptionnel et jusqu'au 31 décembre seulement, tout client recevra gratuitement, en prime, l'assurance de sa considération distinguée.

Pour vos longues soirées d'hiver, un seul livre : « Les Comptes de Noël » par Robert Schuman. De l'émotion, du mystère, de l'aventure !

Vient de sortir en librairie : « Les trois petits mousquetaires », par Yves Daurel. Un livre qui remuera toutes les couches de la société.

## ODOUL

51, rue Bichat-Paris X.  
Tél. : BOT 10-30 — 3 lignes groupées

★  
TOUS  
Déménagements  
PARIS - PROVINCE  
ÉTRANGER

★  
SON  
Garde-Meubles  
en cases séparées,  
agréé par les Tribunaux

## LYSTON-RADIO

35, rue St-Sébastien  
PARIS 11<sup>e</sup>  
ROquette 90-96

## VENTE A CRÉDIT

★  
Gaston BORDEREAU se fera un plaisir de recevoir ses camarades du Stalag VB et de les faire profiter des avantages accordés au K. G. de son Stalag.

TAILLEUR SUR MESURES  
HOMMES ET DAMES

Gérard Cerf

Coupeur diplômé de l'Ecole  
de Coupe de Paris

28, Rue de Turenne - PARIS-3<sup>e</sup>  
Réservez le meilleur accueil  
à ses compagnons de captivité

SUR COMMANDE  
ET A FAÇON

Métro : BASTILLE  
ST-PAUL Autobus 06-06